

actusf  
dcfnef



Jean-Michel

**Calvez**

**manières  
noires**



présente

## **Manières noires**

Jean-Michel Calvez

*Préface de Lucie Chenu*

Préface de Lucie Chenu.....	4
Manière noire.....	6
Mon Journal mental.....	15
Une Rencontre diaphane.....	26
De l'Autre Côté du miroir.....	37
Forages.....	45
Dernier Souffle.....	55
La Visiteuse de tombes.....	67
Bonus : interview de Jean-Michel Calvez.....	74



*Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.*

## Préface

*Par Lucie Chenu*

*C'est en tant que membre du comité de lecture des Vagabonds du Rêve que j'ai lu, pour la première fois, une nouvelle signée Jean-Michel Calvez : « Water Music ». Je suis tombée sous le charme de cette histoire originale et, par la suite, j'ai guetté le nom de son auteur. Je l'ai retrouvé dans les meilleures revues et anthologies, chez Nestiveqnen, chez L'Oxymore, dans De minuit à minuit, Les Territoires de l'angoisse, Douce ou Cruelle... Bien vite, Calvez est devenu pour moi un argument, un de ceux dont le nom sur une couverture me donne envie de lire un livre. Je n'aimais pas tout inconditionnellement, mais rien de ce qu'il écrivait ne me laissait indifférente. Je me sentais interpellée, bousculée par les thèmes qu'il abordait et par son écriture exigeante.*

*Au moment de la fondation d'Univers & Chimères, nous avons contacté les auteurs que nous admirions pour solliciter un texte sur le thème de la musique. Nous étions quelques-uns à avoir lu et à avoir été marqués par cette nouvelle, restée inédite, du fait de l'arrêt de la revue, que nous nous sommes empressés de demander à Jean-Michel.*

*J'ai alors fait la connaissance de quelqu'un qui s'est avéré être non seulement l'un des auteurs les plus talentueux de sa génération, mais aussi un homme enthousiaste, passionné et passionnant. Prêt à nous donner son texte, à nous en écrire un autre ou même un article (ce qu'il fit). Nous tenions beaucoup à « Water Music », j'ai donc commencé mon premier cycle de relectures-corrections avec Jean-Michel, bien loin de me douter que, quatre ans plus tard, nous travaillerions ainsi un de ses romans !*

*Passionné, disais-je. Plus que ça. Jean-Michel Calvez est un écorché vif, un homme à la sensibilité à fleur de peau. Curieux de tout, il s'interroge sur le pourquoi du comment, sur les motivations profondes des gens, sur ce qu'il se serait passé si... Dans ses récits, il n'impose aucune vérité universelle ; au contraire, il pose des questions de telle sorte que le lecteur se pose les siennes à son tour. Il offre à ses lecteurs beaucoup de lui-même et, comme c'est un être complexe aux facettes multiples, ce qu'il a à offrir diffère énormément d'un livre à l'autre. On retrouve quelques constantes : la musique et l'art, le temps, l'éthique et l'Autre, la naissance et la mort sont parmi les thèmes que Jean-Michel Calvez explore le plus volontiers.*

*Ainsi STYx, que j'ai eu le bonheur de publier chez Glyphe, roman complexe, ardu, exigeant, qui plonge ses lecteurs dans un tourbillon de sensations diverses. Son argument est si simple et si bizarre à la fois qu'on ne sort pas indemne de sa lecture : une maladie mortelle transmise par le biais de la compassion, dont seules la distance, l'indifférence ou la haine permettent de se protéger. Au-delà de l'intrigue principale, un thriller et une histoire d'amour et de vengeance, STYx parle de la colonisation, de l'indifférence et du profit, de l'art et de la destruction... C'est un cri de révolte envers l'inhumanité de notre monde.*

*Dans un tout autre registre, La Boucle d'octobre traite de paradoxe temporel : suite à une expérience scientifique qui tourne mal, un phénomène isole chacun dans une bulle temporelle. Un homme et une femme en train de faire l'amour au moment de l'accident sont réunis dans la même bulle alors que leur bébé est désormais séparé d'eux par un décalage de deux secondes qui le frustre et le fait souffrir. Le Miroir du temps raconte la découverte d'une planète-miroir permettant*

*de voir la Terre et les événements qui s'y sont déroulés mille ans auparavant, puisqu'il faut tenir compte de la vitesse de propagation de la lumière. Cette histoire a permis à Jean-Michel Calvez de satisfaire son goût pour l'exploration de la langue, en utilisant des styles très différents pour traiter un chapitre ou l'autre, selon l'action qui y est racontée. Juxtaposition, choc entre la fantasy et la hard science, c'est une véritable expérience littéraire pour l'auteur comme pour le lecteur.*

*Il faut savoir que Jean-Michel aime tellement l'acte d'écrire qu'il reprend sans cesse ses textes, ce qui est terrifiant pour l'éditeur car les fichiers nouveaux arrivent sur votre ordinateur avant que vous n'ayez pu lire l'ancien, déjà obsolète ! Mais c'est surtout un régal tant son style est riche et coloré, et tant son travail est intelligent.*

*Si, en tant que romancier, Jean-Michel Calvez a surtout abordé la SF (outre sept romans dans ce genre, il a publié un roman noir : Panique au Quartier latin), ses nouvelles explorent volontiers le fantastique, plus rarement la fantasy. Celles qui composent le présent recueil s'inscrivent résolument dans le fantastique. Elles présentent à la fois une grande homogénéité et une grande variété dans la façon d'aborder le thème, de l'horreur à l'humour en passant par l'onirisme. Tous les textes racontent des histoires d'outre-vie. Tous ne traitent pas – ou pas nécessairement – de mort, non. Plutôt d'états de conscience différents, d'âmes perdues au loin, flottant dans un corps en coma ou s'accrochant à une dépouille en putréfaction. Et surtout de sensations, olfactives ou tactiles – on se surprend à humer l'air ou à tâter ce qui nous entoure, après les avoir lues –, d'art, encore une fois, d'amour, beaucoup, de désir, qui est parfois la même chose.*

*Les décors étonnent : le vernissage d'une exposition, un lit d'hôpital, un train de banlieue, un cimetière... Les personnages encore plus : un artiste adulé, des infirmes, un soldat de retour d'une horrible guerre, un thanatopracteur pressé de se retrouver seul avec ses patients, des amoureux transis, prêts à tout braver pour être ensemble...*

*Mais c'est surtout le ton des nouvelles qui surprend. Du drame à la comédie, tout est noir, mais ce noir se décline, se voit, d'une multitude de façons. On rit, on tremble, on pleure. On ressent, beaucoup ; on goûte. Jusqu'au titre qui fait référence à la gravure, au polar, ou, qui sait, à la physique, avec la « matière noire », ces Manières noires sont infiniment variées. Je crains d'en déflorer les intrigues si je les raconte, ce serait dommage. Je préfère vous laisser les découvrir, les déguster une à une, alors je vais doucement soulever le couvercle et vous offrir la boîte de chocolats de l'oncle Hadrien, entrouvrir la porte et vous laisser deviner ce qu'on fête, de l'autre côté, en vous souhaitant une bonne et heureuse lecture, ici et là-bas...*

## Manière noire

Le couple traversa la salle comme un paquebot fend l'océan, majestueux sans le savoir. On aurait cru des dieux en visite, de passage sur Terre. Lui, bobo arrogant, en veste de soie et chaussures Berlutti fauves glacées à la main, aussi belles qu'un violon baroque ; elle, *femme de bobo* donc belle à mourir forcément, avec le port hiératique de ces filles qui, immanquablement, finissent mannequins ou richement mariées – voire les deux. Aussi pâle sous les spotlights qu'une star du cinéma muet, enchâssée dans une robe de lamé de soie moirée, sans bijou ni maquillage apparent, presque nue, en somme. Avec leurs cheveux lustrés et encore humides, comme s'ils venaient de faire l'amour la demi-heure précédente, cette image improbable du couple idéal fendit la foule en se tenant par la main, et l'apparition fit se détourner à leur passage quelques regards envieux, suspendant l'espace d'une seconde toutes les conversations. Mais, un vernissage étant par essence un lieu à entrées fracassantes et succession de *happenings*, l'impact de cette vision se dilua très vite face à de nouveaux arrivants déjà cotés au *Who's Who* parisien, donc plus spectaculaires et séduisants encore à leur façon.

Dans le brouhaha de la salle sonore, haute de plafond, s'exprimaient des réactions à chaud, se forgeaient ou se croisaient les opinions sur le graveur nippon, presque toutes convergentes.

L'on y entendait cités tous les mots-clés habituels caractérisant l'œuvre hors norme du maître : sensualité débordante, quasi obsessionnelle, de ses sublimes paysages intérieurs en clair-obscur imprégnés d'un érotisme latent et indéfinissable ; mystère absolu de son inspiration – un secret jamais révélé à ce jour, Ikebana étant intraitable sur ce point avec ses tourmenteurs ou ses fans. Avec son sourire extatique de bonze, sa patience et sa politesse infinies érigées en philosophie, lorsqu'il supportait avec une politesse inébranlable les questions les plus saugrenues, il n'en refusait pas moins de commenter son œuvre et sa genèse, arguant qu'elle se suffisait à elle-même, et que ce qu'il pouvait avoir à y interpréter l'était sans ambiguïté par ceux qui y étaient aptes, ou concernés. Dans le même temps, c'était une forme de provocation subtile pour ceux – la plupart des présents, donc – qui n'étaient pas admis dans ce cercle-là ; ce que, paradoxalement, personne ne voulait admettre, ce soir-là, forcément, que ce soit par bluff ou par amour-propre.

Le couple s'arrêta avec un bel ensemble devant une gravure de quarante centimètres sur cinquante hors son encadrement de bois laqué brun, et réalisée selon la technique habituelle d'Ikebana, dite *manière noire*. La surface protoplasmique d'un blanc ivoire laiteux aux contours adoucis semblait gagner sur le fond noir sépulcral comme une jetée sur la mer ou une galaxie dans le néant sidéral, criblée d'un réseau dense de cratères pointillistes, a priori aléatoires. L'homme examina la gravure insolite avec toute l'attention qui convenait à un vernissage et, dans le même temps, il enlaça amoureusement la fille comme dans un cinéma, devant un film au suspense limité, autorisant des activités parallèles à deux. Soudain, bizarrement gênée, sa compagne se dégagea avec douceur mais fermeté. Parcourue d'un frisson, elle détourna les yeux de l'œuvre, réaction surprenante face à la gravure au motif hermétique, comme toujours chez le maître Ikebana, mais résolument non figurative et donc, très peu apte à choquer les âmes sensibles. Elle sembla même sur le point de défaillir puis se résolut, faute de mieux, à se raccrocher au bras de son compagnon, se pâmant telle une starlette qu'elle était peut-être, qui sait – une sorte de Blanche-Neige évanescence new look, qui aurait croqué la Pomme. Il se pencha vers elle, contrarié.

— *Hey, what's the matter, dear ?*

Chez lui l'anglais était une sorte de code, une option de langage. Option qui ne prétendait tromper personne, bien sûr, mais dont il usait quand même, affichant ainsi un surcroît de sollicitude par cet effort concret qu'il faisait de « traduire » ses émotions, leur conférant, croyait-il, l'équivalent d'une valeur ajoutée précieuse, au lieu de se limiter, banalement, à les exprimer. La starlette pâle abandonna langoureusement sa tête blonde sur l'épaule de son compagnon anglophone, laissant l'espace d'une seconde sur la soie noire une ombre humide, aussi vite évaporée.

Elle lui répondit en français, avec un minimalisme assumé et une absence de sophistication dans l'expression, qu'elle avait jugés mieux assortis à sa tenue d'aujourd'hui.

— Rien, c'est juste un malaise, Axel. Ça va aller.

Rassuré, Axel hocha la tête :

— *So, come on, babe.*

Et ils poursuivirent la visite, marquant une pause face à une œuvre issue de la même période créatrice récente et de même inspiration, subtilement organique – ou peut-être bien galactique, réellement, puisque l'infiniment petit et l'infiniment grand se rejoignent souvent, hormis l'échelle, telles des fractales éloignées du même ensemble global appelé univers. À l'exception d'un numéro à suivre, pas forcément chronologique, mais qui avait l'avantage de guider le parcours du visiteur dans la salle, le maître avait baptisé toute la série de gravures du même nom générique : *D'une*. Un nom codé et élidé, tout aussi sophistiqué, hermétique et « contemporain » de sonorités et de consonances que l'était l'apparence de son œuvre graphique.

De s'être déplacée vers une autre œuvre, la fille ne se calma pas pour autant. Au contraire, son trouble semblait aller crescendo. Inexplicablement, la transpiration faisait luire sa peau diaphane sous les spots et sa respiration semblait désormais saccadée. Son compagnon s'en rendit compte, forcément. Or il ne souhaitait surtout pas qu'ils se fassent remarquer et que l'on jase en ville sur leur compte, car la faune d'un vernissage est très *mauvaise langue* et avide de ragots, quitte à les créer de toutes pièces s'il le faut vraiment – à moins qu'il ne fût tout simplement prévenant envers sa belle. Il pivota vivement sur ses talons et s'évertua à la divertir, l'entraînant déjà vers un autre numéro, un peu plus loin. Bizarrement, la fille résista mollement à la douce pression de son bras : elle restait là, oscillant sur ses talons hauts, ancrée au sol – ou peut-être ancrée à l'œuvre elle-même, fascinée à sa vue comme si elle l'avait déjà rencontrée dans une vie antérieure à l'instar d'un souvenir douloureux, inopportunément resurgi.

— Eh bien ! s'exclama-t-il, irrité par cet acte de rébellion inattendu. Et en français cette fois, trahissant par là l'intensité de sa surprise.

— Attends un peu... lâcha-t-elle d'une voix rauque, presque suppliante.

Ils se connaissaient depuis moins d'un an et, par un accord tacite, ils avaient réciproquement convenu de ne jamais évoquer leurs vies passées, celle d'avant leur rencontre – sauf si l'un d'eux y tenait à tout prix, bien sûr. Jusqu'à ce jour, cet accord équitable avait à peu près tenu la rampe bien que, parfois, il arrivait qu'il vaille mieux éviter certains lieux ou rencontres trop *connotés* en souvenirs intimes, afin de conserver à distance, dans le flou d'un passé révolu, les « ex » enfuis, ou les chapitres clos d'aventures terminées. Une façon de préserver l'avenir ; leur avenir commun, en tout cas. Se pourrait-il qu'une œuvre d'Ikebana se retrouvât dans cette liste-là : celle de sujets, d'objets ou de fantômes à éviter à tout prix ? Et comment cela se pourrait-il, puisqu'elles venaient d'être terminées dans l'année en cours, tout spécialement pour ce vernissage ?

— *Wanna wait here ? As you like, baby*, concéda-t-il, retrouvant instantanément la langue des affaires, qui était aussi celle des négociations.